



Restez, restez, mes amis. — Page 359, col. 2.

blés se calmèrent, et il reprit d'un ton triste et résigné :

— Non, c'est mon imagination qui me peint cette nécessité sous des couleurs si noires. Constance est une bonne et aimable fille; pourquoi ne pourrais-je pas l'aimer? N'a-t-elle pas la beauté du visage avec toutes les qualités morales qui rendent une femme digne d'être aimée?... Adeline? Mais je l'oublierai. Si elle m'a témoigné plus tôt une affection sincère, ce n'était que l'amitié qu'on porte au compagnon de son enfance... ou, si un autre sentiment est né dans son cœur, elle ne l'a jamais su. Depuis trois mois, elle fuit mon regard et détourne la tête pour ne pas me voir; elle est fâchée contre moi parce que mon séjour dans ce village contrarie son père. Peut-être partage-t-elle la haine de ce dernier contre moi? Pourquoi serais-je retenu par un fol espoir? Non, non, le sort en est jeté! Plus d'hésitation. Je vais combler les vœux de ma mère : Constance deviendra mon épouse chérie.

Il fit encore un pas vers la porte, puis s'arrêta sous le coup d'une pensée anxieuse.

— Ah! si Adeline portait dans son cœur le même sentiment que moi, soupira-t-il; si ce que j'ai cru lire dans ses yeux depuis mon retour au village, au lieu d'être une illusion, n'était que la vérité, de quel désespoir la nouvelle de ce mariage la frapperait! Ne m'accuserait-elle pas alors avec justice de lui avoir enfoncé le poignard dans le cœur, et de désenchanter sa vie sans pitié? Récompenser ainsi la tendre affection de celle qui me sourit depuis le berceau et qui semblait me promettre un attachement éternel!... O mon Dieu! puissiez-vous permettre dans votre bonté qu'Adeline apprenne avec indifférence la nouvelle de mon mariage!

En prononçant ces dernières paroles, il s'était lentement éloigné de la porte et rapproché de la chaise qu'il venait de quitter; et, comme si tout son courage l'eût abandonné, il laissa tomber ses coudes sur la table et cacha sa tête dans ses mains.

Pendant qu'il était plongé dans ses pensées, la porte de son cabinet s'ouvrit et se referma. Françoise entra sur la pointe des pieds, s'approcha de la table et dit à son frère d'une voix douce :

— Adolphe, vous restez seul si longtemps, que je commence à m'effrayer. Vous faut-il donc tant de réflexion pour prendre un parti?

— Non, ma sœur, répondit-il, ma résolution est prise; mais mon âme s'efforce de reculer de quelques instants encore le oui fatal.

— Le cui! balbutia la jeune fille d'une voix étranglée. Vous accepteriez la main de Constance? C'est impossible, Adolphe.

— Pourquoi pas, ma sœur?

— Et Adeline?

— Adeline apprendra mon mariage comme un événement très-ordinaire. Si tout était resté comme auparavant, elle aurait sans doute regretté mon éloignement du village; mais, dans l'état actuel des choses, elle aura raison de se réjouir du départ de l'ennemi de son père.

La froideur de ces paroles effraya Françoise; elle tendit les mains vers son frère et reprit d'un ton suppliant :

— O Adolphe, ne parlez pas ainsi! Ayez pitié d'Adeline! Soyez certain que la nouvelle de votre mariage lui percera le cœur. Si un coup si cruel devait la frapper, avant peu elle serait couchée dans le cimetière! Elle vous aime, Adolphe, elle vous aime depuis des années!

— De l'amitié, une affection sincère pour le compagnon de ses jeux, murmura Adolphe avec embarras.

— Vous me parlez comme à une enfant, répliqua Françoise. Ah! vous le savez pourtant bien, mon frère, qu'elle vous aime d'un amour infini. Pourquoi me le nier, à moi, et vous le cacher peut-être à vous-même? Est-ce pour trouver la force nécessaire à l'accomplissement d'un acte d'ingratitude qui vous fait frémir?... Me serais-je trompée? Vous auriez le cruel sang-

froid de donner le coup de la mort à Adeline? Vous ne l'avez donc jamais aimée?

— Plus, et plus ardemment que vous ne pouvez vous le figurer, ma sœur, répondit tristement le jeune homme. C'est ce sentiment seul qui rend si pénible le sacrifice de ma liberté; mais je crois pouvoir espérer que l'affection qu'Adeline avait pour moi n'a point acquis la force de l'amour.

— C'est de l'égarement, Adolphe. Vous faites des efforts pour vous tromper vous-même. Est-il possible que vous n'ayez pas pénétré les secrets de son cœur? Mais, depuis son enfance, Adeline n'a vécu pour ainsi dire que pour vous. J'aurais pu quelquefois, tout comme vous, me figurer qu'entre vous il n'y avait d'autre lien que celui de l'amitié, si votre long séjour à l'Université ne m'avait fait lire dans son cœur une chose dont elle-même ne se rendait pas compte. Ah! si vous aviez pu la voir et l'entendre de loin! Toute la journée, du matin au soir, votre nom était sur ses lèvres; chaque fois que nous parlions du succès de vos études et que nous faisons des projets pour votre avenir, elle tremblait d'espoir et de crainte, et tournait ses regards vers le ciel avec une ferveur qui ne m'eût point paru naturelle, si je n'avais pas connu la source de son émotion. Elle souffrait de votre absence plus que ma mère et moi; plus que nous, elle était impatiente et curieuse d'entendre le récit de vos occupations à l'Université. Les questions que nous vous faisons dans nos lettres, pour connaître jusqu'aux plus petits détails de votre existence à Louvain, nous étaient pour ainsi dire dictées par Adeline : elle voulait vivre avec vous et par vous, s'identifiait avec votre existence, partageait vos travaux, vos peines et vos espérances. Dans son inquiétude continuelle, elle éprouvait un irrésistible besoin de prier Dieu : nous allions tous les jours à l'église et nous y restions des heures entières. Souvent je voyais des larmes briller dans les yeux d'Adeline; et, quand je lui demandais pour qui elle